

William Conductier

IRRÉCUPÉRABLE ?

Itinéraire d'un délinquant

DISPARITION

DISPARIT



Le jeune William Conductier, âgé de 15 ans, a disparu du domicile de ses parents, 41, rue de la République (13^e), depuis vendredi après-midi 16 heures.

L'adolescent répond en tant que tel à l'appel, cheveux courts, nez cassé, taches de rousseur sur le visage et cicatrice sur la jambe droite.

Pour tout renseignement susceptible d'informer la famille, s'adresser au 01.01.00.60 (poste 50-21).

Le jeune William Conductier, âgé de 15 ans, a disparu du domicile de ses parents, 41, rue de la République (13^e), depuis vendredi après-midi 16 heures.

L'adolescent répond au signalement suivant : taille, 1M65, yeux bleus, nez cassé, taches de rousseur sur le visage et cicatrice sur la

EDITONS
OURANIA

Pour tout renseignement susceptible d'informer la famille, s'adres-

William Conductier

Irrécupérable?

Itinéraire d'un délinquant

EDITIONS
OURANIA

Irrécupérable? Itinéraire d'un délinquant

© et édition (française): Ourania, 2017

Case postale 128

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

E-mail: info@ourania.ch

Internet: <http://www.ourania.ch>

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version

Segond 21 © 2007 Société Biblique de Genève

<http://www.universdelabible.net>

ISBN édition imprimée 978-2-940335-37-4

ISBN format epub 978-2-88913-509-7

ISBN format pdf 978-2-88913-900-2

Imprimé en Tchéquie par Finidr

Table des matières

Introduction	9
1. De la naissance à mes 18 ans	13
2. Péripéties: voyages, prison, service militaire, aventures	27
3. La rencontre qui bouleverse ma vie.....	45
4. Premiers pas dans cette nouvelle vie	57
5. Catastrophe!	73
6. Famille d'accueil, petites virées, nouveau départ, nouvelles rencontres	99
7. Expériences traumatisantes, remises en question, doutes, prise de conscience	109
8. Découragement, amitié, belles expériences.....	121
9. Maman est partie	131
10. Le poids du célibat, luttes et paradoxes, changement de métier... ..	145
11. Comme de l'eau claire pour mon cœur fatigué	155
12. Rechute dans l'alcool.....	169
13. Décisions et circonstances diverses, réflexions, remarques	173
14. De nouveaux horizons professionnels	189
15. S.E.F.	193

16. Quand le ciel me tombe sur la tête!	201
17. Ce que j'ai à cœur de communiquer.....	213
18. Quand l'inattendu surprend incroyablement	231
Epilogue.....	247
Bonus: L'AMANDIER.....	261
Si vous voulez... ..	291

Introduction

C'est avec beaucoup d'enthousiasme mais aussi d'émotions diverses que je souhaite vous présenter le parcours de ma vie. Oh! elle n'est pas véritablement exceptionnelle, mais je suis animé du vif désir de communiquer un espoir: celui que personne n'est véritablement irrécupérable et que la délinquance n'est pas une fatalité. Il y a une personne en particulier qui est intervenue dans ma vie, à un moment inattendu. Mais cela, je vous laisserai le découvrir. Sans être un voyou de grande envergure, j'étais tout de même un délinquant. J'ai commis bien des méfaits, dont je ne suis pas fier; j'ai connu l'enfer de l'alcool et vécu quelques courts séjours en prison. J'aurais pu sombrer dans la grande criminalité, si un inconnu n'était pas venu à ma rencontre au bon moment. Cet inconnu mystérieux, vous le découvrirez dans quelques chapitres. Les faits de délinquance que je décris n'ont absolument pas pour but de me vanter. Bien au contraire, j'en éprouve plutôt de la honte. Il n'y a rien de valeureux à avoir été un voleur, un escroc, mais j'ai décrit ces faits pour mettre en évidence le chemin parcouru afin que les changements survenus reflètent le

contraste que je souhaite mettre en évidence. Il n'y a aucune fierté non plus à avoir séjourné en prison.

Un détail qui a toute son importance, c'est que je me suis efforcé de livrer un récit autobiographique, et non hagiographique. Pour ceux qui ne connaissent pas la signification du mot «hagiographie», sachez qu'un tel ouvrage est un récit où l'on occulte les «points noirs», tout ce qui pourrait «salir» la réputation. En clair, une hagiographie est une biographie particulièrement élogieuse de l'auteur ou du personnage central du récit. J'ai voulu éviter cet écueil, et pour deux raisons principales.

La première, c'est que j'ai déjà lu plusieurs hagiographies, sans savoir de quoi il s'agissait. Finalement, ce genre d'ouvrages me sort – excusez-moi l'expression – «par les trous de nez». Les auteurs de tels ouvrages trompent les lecteurs sur ce qu'ils sont en réalité, ou alors sur la vie des personnages qu'ils présentent.

La deuxième raison, c'est qu'il n'est pas du tout dans ma nature de vouloir me faire passer pour ce que je ne suis pas. Au contraire, j'ai plutôt tendance à aller un peu trop dans le sens opposé, c'est-à-dire que je parle peut-être excessivement de mes carences, faiblesses, défauts, etc. Cela est probablement dû à mon aversion envers les récits hagiographiques.

Peu importe, je suis fermement décidé à vous communiquer un récit authentique, quitte à m'exposer au mépris de certains lecteurs qui n'apprécieraient pas ma franchise... Mais voici le «slogan» qui m'anime: «Bas les masques!»

William Conductier
Colmar, le 18 novembre 2015

1. *De la naissance à mes 18 ans*

Naissance

Jeudi 10 septembre 1970, 8 h 25 du matin, j'arrive en ce bas monde après environ 9 mois de «fabrication» dans le ventre de ma mère. Elle m'a raconté que je suis né avec le cordon ombilical autour du cou... Il semblerait que j'aie été «conçu» à Paris, mais je suis né à Marseille.

Un dicton affirme que l'on ne choisit pas sa famille. Je ne fais pas exception à la règle. Qu'est-ce qui m'attend dans la vie? Une longue aventure! Jusqu'où me mènera-t-elle? En guise de réponse, je pourrais dire: «Dieu seul le sait...» En attendant, le foyer dans lequel je nais est composé de ma mère et d'un frère. Les premiers souvenirs que j'ai de quelqu'un que j'appellerai «papa» remontent assez tôt. Il n'est pas mon «géniteur», mais c'est lui qui va nous élever. Il a rencontré ma mère alors qu'elle était enceinte d'une fille (père camerounais). Ils ont fait connaissance dans un

bar. Tous deux ont un lourd passé, et ils semblent avoir besoin de noyer cela dans l'alcool. Plus tard, deux autres filles, issues de ce couple fragile, naîtront.

Ils vont avoir de longues années de vie commune. Une existence agrémentée d'alcool, qui va jouer un rôle dominant, avec toutes les conséquences qui en résultent: disputes, violences diverses, entre eux mais aussi envers nous. Toutefois, ils nous aiment. Ils nous aiment mal, mais ils nous aiment quand même. Ils vont commettre bien des erreurs qu'il n'est pas utile de détailler ici. En ce qui me concerne, je ne leur en tiens pas rigueur et ne ressens à leur rencontre aucune amertume, aigreur ni rancœur. Même si cela n'a pas toujours été le cas, il en est ainsi aujourd'hui.

Le quartier du Panier

Mes premiers souvenirs d'un lieu d'habitation se situent au Panier, quartier tristement célèbre à cette époque pour sa réputation de quartier du «milieu» du grand banditisme à l'ancienne. Nous habitons au numéro 4 de la rue du Panier, puis au 17, rue Saint-Antoine (deux rues très proches en réalité). Je vais à l'école primaire de «la montée du Saint-Esprit». Je ne suis pas un mauvais élève.

Un soir où je devrais descendre la poubelle, ma mère a l'intuition de ne pas me confier cette tâche.

Le lendemain matin, nous apprenons qu'à cette heure exactement, il y a eu un règlement de compte. La photo dans le journal montre un homme étendu à côté des poubelles. Que ce serait-il passé si, ce soir-là, j'avais effectué cette «corvée»?

Je me souviens aussi du jour où la police est venue de bonne heure le matin pour chercher mon père. Lorsque ma mère a ouvert la porte d'entrée, les policiers se sont dirigés vers le lit des parents, l'ont tâté et ont constaté que la place située à côté de l'endroit où elle avait certainement déclaré dormir était encore chaude. Ils en ont logiquement déduit que mon père était dans l'appartement et ont fini par le trouver... caché dans la penderie. C'est ainsi qu'il s'est retrouvé en prison. Bien évidemment, il a vécu d'autres incarcérations, mais ma mère ne nous a pas présenté les choses ainsi. Elle nous a plutôt raconté: «Papa est parti faire un chantier en Corse» (étant donné qu'il était maçon de métier). Je n'ai pas tous les détails des méfaits qu'il a commis, mais c'était un voleur.

Déménagement à la Renaude

Le jour vient où nous quittons le Panier pour emménager à la Renaude, une cité HLM des quartiers nord de Marseille (13^e arrondissement). Je dois avoir environ 8 ans, car il me semble que je suis resté au

Panier jusqu'au CE¹. La Renaude, à l'époque, est considérée comme l'un des quartiers les plus dangereux de Marseille, en «concurrence» avec la cité Bassens et Félix-Pyat. Il y a bien des quartiers chauds, à l'époque, dans la ville, mais ces trois-là sont vraiment considérés comme étant les pires.

Au début, l'intégration dans ce quartier s'avère difficile. Cependant, avec le temps, je découvre que des liens très forts unissent ses habitants, malgré quelquefois de grosses bagarres. L'environnement est très cosmopolite. Il y a des Gitans espagnols, des Manouches, des Africains, des Maghrébins, des Italiens, etc., sans oublier les «fromages» (surnom humoristique pour désigner «les blancs»). Toutefois, nous apprenons tous des notions de la langue des uns et des autres, et des amitiés fortes et durables s'établissent, dépassant largement les clivages ethniques.

La vie quotidienne

La vie quotidienne au quartier est très variée. S'il est vrai que beaucoup travaillent de manière tout à fait respectable et honnête, nombreux sont ceux qui vivent de vols, trafics et magouilles en tous genres. Et à Marseille, tout se vole et tout se vend. Malheureusement, au fil des années, le trafic de drogues dures s'installe doucement

1 Cours élémentaire, première année

mais sûrement et contribue à changer bien des mentalités, en particulier celle de certains jeunes tombés dans les griffes de ce fléau, les poussant à commettre des actes de banditisme et d'agression d'un niveau «supérieur» de violence.

Durant les premières années de ma jeunesse dans ce quartier, la vie, bien qu'alimentée par une délinquance «classique», est relativement «agréable». Les coutumes de chacun sont respectées. Des femmes maghrébines travaillent la laine à l'extérieur, confortablement installées sur des couvertures étendues sur le sol. D'autres travaillent les métaux (les ferrailleurs) de manière tout à fait honnête et sérieuse, et d'autres sont des voleurs de métaux. Certains sont spécialisés dans les vols de voitures, les cambriolages, etc. Il y a souvent des «rodéos» de véhicules volés dans le quartier, notamment sur le stade de foot. Des voitures volées sont «désosées» très rapidement pour alimenter le trafic de pièces détachées. Et puis, la musique tient une grande place dans la vie quotidienne du quartier, offrant toute la richesse des musiques et chants issus de ce brassage cosmopolite. Ainsi, le flamenco, la musique raï, la «funky music», les airs africains, etc. offrent à nos oreilles de quoi satisfaire tous les goûts musicaux, et même intéresser les uns et les autres à la richesse culturelle de voisins d'origines différentes.

Le collège

J'ai donc environ 8 ans lorsque nous emménageons dans ce quartier, et je fréquente l'école primaire Saint-Jérôme qui se situe non loin de la cité. On peut dire que je suis assez bon élève, mais les choses changent à partir du moment où j'intègre le collège Auguste Renoir.

Ce que je voudrais préciser, c'est que la vie en famille n'est pas des plus agréables. Les disputes incessantes de mes parents et le fait que ma mère, certainement pour nous protéger des mauvaises fréquentations, nous cloisonne dans l'appartement ne font qu'accentuer chez moi une soif de liberté. C'est ainsi que plus d'une fois nous nous ennuyons, enfermés dans nos chambres. Ma mère croit certainement bien faire, mais il me semble qu'il n'en est rien. Je suis malgré tout convaincu aujourd'hui qu'elle pensait agir comme il le fallait.

C'est ainsi qu'en entrant au collège je découvre «les heures creuses» entre les cours, où l'emploi du temps permet quelques sorties qui me donnent goût à une liberté que j'ignorais jusqu'alors. Même si, en réalité, il faut une autorisation des parents pour pouvoir sortir, il existe bien d'autres moyens de s'échapper du collège sans se faire remarquer. C'est ainsi qu'au départ, je me contente de sortir de l'enceinte durant les heures creuses, pour au fur et à mesure finir par «sécher» quelques cours. C'est à cette époque que je commence

à voler. Certes, au début, je ne vole que des broutilles (images pour album de foot, friandises, quelques pièces dans le porte-monnaie de ma mère, viennoiseries à la boulangerie, etc.), mais avec le temps, l'escalade dans la délinquance s'installe: disques en vinyle, autoradios, vélos, pour finir voitures et même au-delà. Je redouble la classe de 6^e ainsi que celle de 5^e, et je finis par me retrouver en CPA¹ dans les cuisines du collège, pour me préparer au métier de cuisinier.

La fugue

C'est alors qu'à l'âge de 15 ans j'effectue ma première fugue. J'en ai assez de tout ce qui se passe en famille. Une immense soif de liberté m'a envahi et me donne les ailes pour oser partir. J'ai soigneusement préparé quelques affaires dans un petit sac en tissu. C'est l'heure de l'apéritif. Il me semble qu'il y avait des invités chez nous. J'ai avisé mes 3 sœurs et mon frère de ma décision. Ils ont semblé ne pas me prendre au sérieux, mais ont pourtant remarqué mon air déterminé. Ils ont bien vu que je préparais mon sac. Au fur et à mesure que je m'approche du moment décisif où je franchirai la porte d'entrée pour fuir, je sens l'adrénaline envahir tout mon être. Une sensation excitante de liberté me donne la force et le courage de m'enfuir.



1 Classe préparatoire à l'apprentissage

Le moment venu, j'ouvre la porte de notre chambre (à mon frère et moi), et je veille à me faire le plus discret possible. Il faut traverser le couloir pour atteindre la porte, et ce, sans me faire repérer par mes parents ni par les invités. C'est ce que je réussis à faire. La main sur la poignée de la porte, je l'ouvre le plus silencieusement possible et la referme avec la même délicatesse.

Une fois la porte close derrière moi, plus possible de faire marche arrière. Je dévale les escaliers en toute hâte et cours jusqu'à ce que je juge que ce n'est plus utile. J'ai appris par la suite que mon frère et mes sœurs s'étaient fait plus que gronder pour ne pas avoir donné l'alerte. Mon père m'aurait couru après, mais sans succès. Ce que je ne sais pas, c'est que ma mère va alerter la police et qu'une annonce de disparition va paraître dans le journal.



Ma fugue ne dure pas bien longtemps: 3 jours, en réalité. Je ne suis pas loin du quartier de la Renaude. Je dors la première nuit sur un banc, dans un quartier tranquille. Des émotions étranges, mais en même temps

tellement agréables envahissent tout mon être durant cette première journée. Je viens d'oser quelque chose d'extraordinaire à mes yeux.

Le deuxième jour, avec la complicité de quelques amis (clin d'œil à Alain D. qui se reconnaîtra), j'investis une caravane sur un parking. C'est le troisième jour que l'aventure prend fin. Le propriétaire de la caravane, ayant observé qu'elle est occupée, ne met pas longtemps à alerter les services de police, qui viennent m'interpeller ce soir-là, tandis que je suis en train de manger des pâtes avec quelques amis de mon âge. Lorsque les policiers voient mon visage, ils m'identifient tout de suite et m'informent qu'un article a paru dans le journal.

Ma mère est convoquée au commissariat pour venir me chercher. J'appréhende cet instant, mais finalement, tout se passe bien. Peut-être que les policiers ont essayé de la raisonner en lui expliquant qu'il ne servait à rien de mal réagir. Et puis, je crois qu'en tant que mère elle était certainement soulagée que j'aie été retrouvé sain et sauf, car je reste pleinement convaincu qu'elle m'aimait. Toutefois, rendez-vous est pris avec un service spécialisé d'aide aux familles. Sur les conseils et propositions d'un éducateur spécialisé des services de la justice, l'idée de m'envoyer dans un internat pour que j'y apprenne un métier est

évoquée. Cette suggestion me plaît, et je crois qu'il en va de même pour ma mère, puisqu'elle accepte.

L'école hôtelière

C'est ainsi qu'un matin, de très bonne heure, l'éducateur vient me chercher pour un long voyage (à mes yeux). Direction Vernet-les-Bains, non loin de Perpignan. Il s'agit d'une école hôtelière de grande qualité. Ce jour-là, il s'agit simplement d'une visite de présentation et découverte. Un dossier d'admission est rempli, et j'apprends plus tard que je suis accepté! Je vais y découvrir non seulement la vie en internat, avec ses règles et ses conflits, mais aussi le beau métier de cuisinier.

J'intègre l'école en septembre 1986, mais très vite, influencé par de mauvaises fréquentations – d'autres jeunes issus des quartiers chauds de plusieurs villes de France – je découvre ce qui me semble être «les bienfaits de l'alcool». Je vole des bouteilles et ressens un immense plaisir à m'enivrer. Ainsi, je m'aperçois qu'en buvant je n'éprouve aucune peur. Non seulement je n'ai pas peur, notamment pour voler, mais surtout je suis beaucoup plus audacieux, tout en étant très prudent pour commettre toutes sortes de méfaits. A partir de ce moment-là, l'escalade de la délinquance à Vernet-les-Bains évolue jusqu'à un

cambrilage: celui de la maison du directeur de la station thermale du village. Nous sommes plusieurs à cambrioler l'habitation, et les gendarmes, après enquête, finissent par identifier les coupables. Je suis renvoyé de l'école hôtelière. Une note de la direction porte à peu près la mention suivante: «Notre établissement forme des professionnels de l'hôtellerie, non des cambrioleurs.» Je retourne alors au foyer familial. Cependant, l'éducateur spécialisé n'a pas dit son dernier mot. Il me propose d'intégrer un autre internat, plus proche de Marseille: celui de Manosque.

L'internat de Manosque

J'intègre cet internat en septembre 1987. Deux formations professionnelles y sont proposées: cuisinier et imprimeur. Je choisis logiquement de continuer dans l'hôtellerie. Dans ce centre de formation, le but n'est pas absolument l'obtention du diplôme (bien que largement souhaitée) mais plutôt que chaque jeune (l'internat est mixte) sache travailler après son apprentissage. La structure étant bien plus petite que celle de Vernet-les-Bains, je m'y sens plus à l'aise et je me tiens relativement tranquille durant mon temps de formation. Je fais partie d'un club de kung-fu (ce qui me permet de me défouler); j'ai arrêté de boire de l'alcool et de voler. Je pense que la pratique d'un

sport, et notamment d'un art martial, contribue à me canaliser.

Malgré tout, je fugue une nouvelle fois au cours de l'été 1988 et me rends en Belgique en auto-stop. Pourquoi la Belgique? Tout simplement parce que je suis très amoureux d'une jeune fille de mon quartier (dont la maman est manouche et le papa gitan espagnol) et qu'elle est en vacances là-bas dans une famille d'accueil. Il existait une association permettant aux enfants des quartiers défavorisés de partir en vacances dans un cadre différent. Mon frère et mes sœurs ont aussi eu le privilège de pouvoir s'y rendre, sauf moi.

De retour de mon périple de quelques semaines, je suis bien accueilli par l'ensemble des cadres éducatifs du centre de formation. Ils me demandent de leur raconter mon aventure, et je n'ai pas le souvenir d'avoir eu de sanction. Au contraire, ils ont l'air très intéressés par le récit de mon escapade en Belgique. Aujourd'hui, avec le recul, je me dis que j'ai été inconscient. Question argent, je pense que j'ai dû commettre quelques délits, mais les souvenirs sont très vagues à ce propos.

Je continue donc ma formation et bénéficie d'un stage dans un grand hôtel, à Forcalquier, où je suis hébergé et nourri. Seulement voilà, le chef est difficile à vivre, et je ne le supporte plus...

Le jour de mes 18 ans

Voici une date dont il est facile de me souvenir: le 10 septembre 1988. Toujours en stage dans cet hôtel, je décide qu'il est temps de partir, car j'en ai assez de l'ambiance nauséabonde, avec un chef qui confond autorité et dictature. A présent, si je m'en vais, même sans donner de nouvelles, eh bien, je suis majeur et ne peux donc plus être déclaré comme fugueur. C'est ainsi que je pars sur les routes avec ma mobylette sans avertir qui que ce soit. D'où avais-je cette mobylette, je n'en sais rien, mais dans mon souvenir, elle était en règle (sous-entendu: je ne l'avais pas volée). C'est sur mon Peugeot 103 SP que je parcours les 150 kilomètres séparant Forcalquier de Nice. Je prends la route des Alpes, et je peux admirer les magnifiques paysages montagneux qui s'offrent à moi. Autant dire qu'à l'arrivée à Nice, ma mobylette a quelques problèmes. J'ai roulé sur la route des Alpes vers de nouvelles aventures sans ménager ma «monture». Qu'il est formidable, ce sentiment de liberté, d'aventure, agrémenté de la sensation de découverte quasi permanente quand on vit en «aventurier»!

Arrivé à Nice, je m'empresse de vendre ma mobylette chez un concessionnaire spécialisé en véhicules à deux roues. J'en obtiens 500 francs de l'époque (environ 75 euros de nos jours). Avec cet argent, je

me paye une chambre dans un hôtel pour la nuit. Le lendemain, au petit-déjeuner, je décide de consulter les pages jaunes et de téléphoner à plusieurs hôtels-restaurants, dans le but de trouver un emploi de commis de cuisine nourri logé. Ma démarche se révèle concluante et j'intègre un hôtel-restaurant d'un grand groupe (FIMOTEL) dans le secteur de la ville qu'on nomme Nice-Pasteur. J'y reste un mois et demi, après quoi, l'appel irrésistible de nouvelles aventures me pousse à partir une fois de plus. J'ai de l'argent en poche et j'ai soif de liberté, de découvertes, d'aventures. A partir de ce moment-là, je vais vivre au jour le jour.

2. *Péripéties: voyages, prison, service militaire, aventures...*

Voyages

Durant les trois années qui suivent mes 18 ans, je vis comme bon me semble, mais avec les conséquences que cela entraîne. J'ai pris goût aux voyages, me déplaçant en train (sans payer), en auto-stop ou, de temps à autre, en voiture volée. Cela dit, durant ces trois années, je retourne épisodiquement au quartier de la Renaude. Je ne suis pas accueilli dans ma famille, car ma mère ne me veut plus à la maison. Et pour cause: elle connaît son garnement de fils. Alors je vis dehors, dormant dans la voiture d'un ami, Ringo. La journée, je bois principalement de la bière, fume du cannabis, et vais voler quand l'envie ou le besoin s'en font sentir. Puis, quand j'en ai assez d'être au quartier, je repars en voyage. Pour cela, j'utilise les transports en commun, direction la gare Saint-Charles à Marseille, puis je choisis un train au hasard

et me laisse conduire là où il me mènera. Quand j'en ai l'occasion, j'y effectue quelques larcins. Lorsque je décide de descendre du train pour découvrir une nouvelle ville, selon mon envie du moment, je vis de vols divers. J'utilise l'argent volé pour m'amuser (boîte de nuit, consommation d'alcool, etc.). Si j'ai l'occasion de dérober une carte bleue¹, je m'achète divers articles selon mon bon plaisir. A l'époque, on pouvait utiliser les cartes bleues sans avoir besoin de taper de code secret. Ceux qui ont connu cette époque se rappelleront certainement ce qu'on appelait «le sabot»: machine pour utiliser la carte bleue, avec juste une signature sur un papier.

Cependant, je finis toujours par retourner au quartier, attiré par celui-ci comme par un aimant. C'est ainsi que, fier de moi, je raconte à mes compères de la Renaude mes péripéties, vols et voyages. Mais voici qu'un jour je décide d'en accompagner quelques-uns aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Notre but n'est pas d'effectuer un «pèlerinage spirituel»; nous avons plutôt l'intention d'y commettre divers délits...

Je n'aurais jamais dû accepter de partir avec eux, car, à mes yeux, ils volaient sans intelligence. Ils ne réfléchissaient guère et y allaient à l'audace. Or, l'audace, dans ce genre d'activité, mène souvent à «la

////////////////////////////////////

1 Carte bancaire permettant d'effectuer des achats ou des retraits d'argent

fracasse», c'est-à-dire que cela nous conduit tôt ou tard (et souvent plus tôt que tard) à nous faire attraper. Et c'est ce qui va nous arriver. Ma préférence a toujours été de voler seul, en n'ayant de reproches à me faire qu'à moi-même, si mon méfait débouchait sur un échec; mais là, avec de tels compagnons d'infortune, il était évident qu'on se ferait interpeller.

Mon premier séjour en prison

Nous arrivons sur ce lieu de pèlerinage en fourgonnette, mais franchement, rien qu'à l'état du véhicule avec lequel nous avons fait la route, il est incontestable que nous ne sommes pas des pèlerins spirituels. L'idée est de voler les touristes. Bien évidemment, «l'équipe» que j'accompagne est composée de «têtes brûlées». Ils sont audacieux et effrontés. Mon style à moi est différent, beaucoup plus réfléchi. Et ce qui devait arriver arriva...

Tandis que j'accompagne mes comparses (qui agissent avec si peu d'intelligence) dans un camping, nous finissons par nous faire interpeller par les autorités. Nous étions au minimum quatre (mes souvenirs sont vagues quant au nombre exact du groupe de malfrats que nous formions). Alors que nous passons au tribunal en comparution immédiate, l'un de mes collègues attrape un fou rire. Nous sommes alors

tous contaminés par cette attitude, qui ne semble pas plaire au président de séance. Il faut dire que celui qui a commencé à rire a une tête de comique. Le président conclut donc: «Puisque cela vous fait rire, eh bien, vous allez rire en prison!»

Nous voilà incarcérés à Sainte-Anne, la maison d'arrêt d'Avignon. J'intègre une cellule où 5 gars m'accueillent avec sympathie. Il s'agit de délinquants «de l'ancienne école», c'est-à-dire de malfrats qui ont un certain sens de l'honneur (ce qui semble s'être perdu de nos jours). Quant à moi, je deviens ce qu'on appelle un «primaire» (terme qui exprime le fait que l'on se retrouve incarcéré pour la première fois). La maison d'arrêt Sainte-Anne a beau être parmi les plus délabrées de France, jamais je n'entends un seul détenu se plaindre des conditions de vie en prison. Et c'est vrai: pourquoi se plaindre? On a joué, on a perdu, on assume.

Parmi les détenus de la cellule, il y a un trafiquant d'armes, un proxénète, un braqueur, un «kangourou», c'est-à-dire un spécialiste en vol de bouteilles d'alcool dans les supermarchés (pour les revendre au marché noir), ainsi qu'un trafiquant de drogue. Nous avons appris plus tard que celui-ci s'est fait tuer peu après sa libération, dans un règlement de comptes. Je découvre avec eux les règles élémentaires de la vie en cellule: par exemple, ne jamais vivre pour soi mais partager et

tenir compte des autres. On ne se sert jamais un café sans en proposer aux autres, on ne sort jamais des toilettes sans se laver les mains. Je fais cela naturellement, mais une fois, nous avons un détenu sale qui arrive... On l'expulse de notre cellule en appelant un surveillant et en lui disant: «Lui, c'est dehors.»

Je ne reçois aucun mandat et personne de ma famille ne vient me voir au parloir. Mes collègues de cellule, eux, ont des mandats, des visites, et ils me font bénéficier de leur «confort», puisque nous cuisinons dans la cellule ce qu'ils achètent avec l'argent reçu. Nous avons un réfrigérateur, une plaque chauffante, un excellent radiocassette où nous écoutons du Pink Floyd, et nous fumons du cannabis (eh oui, il y en a à profusion en prison). Nous jouons aux cartes les après-midi. Bref, je suis vraiment bien tombé.

Ayant été condamné à 4 mois fermes, avec la grâce présidentielle mise en place cette année-là, je sors au bout de 2 mois et demi. C'est une courte incarcération, mais elle m'a paru longue. C'est souvent le cas, lorsqu'on se retrouve en prison pour la première fois. Mes collègues du quartier, eux, ont eu moins de chance: ils ont été placés en «dortoir», et le confort était moindre. Plus il y a de détenus confinés dans une même cellule, aussi grande soit-elle, plus les relations sont tendues.



«Je ne peux pas changer mon passé, mais je peux regarder vers l'avenir.»

IRRÉCUPÉRABLE ?

William Conductier

Si l'on avait dit à William Conductier, petit délinquant prêt à commettre un nouveau larcin, qu'un simple repas bouleverserait sa vie, il n'en aurait rien cru. Et pourtant...

Authentique: c'est ce qu'il souhaite être, et c'est ce qu'est son témoignage. Un compte rendu du parcours qui l'a mené de Marseille et la délinquance à l'Alsace et la rencontre avec Christ.

Une vie de foi «normale», marquée par des hauts et des bas, avec des épanouissements mais aussi des déceptions, des erreurs, des temps d'incompréhension. Entre interrogations sur les enseignements de certaines églises, chutes personnelles et autres souffrances, il expose avec franchise le travail de reconstruction qui s'est opéré en lui et les convictions qui l'habitent désormais.

Né en 1970 à Marseille, établi depuis en Alsace, William Conductier a connu un parcours chaotique et a exercé divers petits boulots. Il a fondé en 2013 L'AMANDIER, une association visant à entourer les personnes âgées.

18.90 CHF / 16.50 €
ISBN 978-2-940335-37-4



9 782940 335374

EDITIONS
OURANIA